

# Dilengo

#04





# sommaire

(la rencontre, le groupe, le collectif)

jean-jacques santucci  
les ambrotypistes associés  
shilo group  
tirana<sup>3</sup>  
XAllove

(hors-thème)

sotiris lamprou  
ron talis  
pinhole punisher

La rencontre est le titre initial d'une toile de Gustave Courbet également connue sous le titre de Bonjour Monsieur Courbet. C'est une huile sur toile d'assez grand format (L), datant de 1854, conservée au Musée Fabre de Montpellier, qui met en scène la rencontre de Courbet et de son ami et mécène Alfred Bruyas sur une route menant à Montpellier.

Entre Courbet le peintre misanthrope et Bruyas le bailleur de fonds, peu de points communs hors d'un amour de la peinture qui est la base de leur amitié, et qui justifie le renversement des codes sociaux : c'est le bourgeois installé qui fait preuve de déférence envers un artiste nomade et hautain.

Si Bonjour Monsieur Courbet ne fait qu'entériner un lieu commun de l'art - celui d'une passion qui conduit les hommes à collaborer en dépassant leurs clivages sociaux, intellectuels, économiques ou politiques - elle nous parle aussi et avant tout de l'errance et des rencontres permises par sa pratique.

A la date de réalisation de cette œuvre, Courbet aurait aussi bien pu porter une chambre photographique, et ce qui était déjà vrai au XIXe siècle ne l'est pas moins aujourd'hui. L'avènement de la photographie comme art de masse, le revival des pratiques anciennes et atypiques conjugué à la possibilité de diffuser et de rechercher des informations sur la Toile a permis la formation de nouveaux collectifs, bien mieux structurés et plus vastes que jamais. Par bien des aspects la mondialisation du partage d'images sur le Net a contribué à créer de nouvelles zones de dialogues visuels.

Dans sa dimension universelle, l'image a recréé les corporations. Quelles soient, comme les forums contemporains centrées sur le choix d'une marque d'appareil, ou basées comme dans les temps anciens sur le partage de pratiques à la fois particulières et communes, elles subvertissent les frontières géographiques, culturelles et linguistiques. Il n'est pas nécessaire de comprendre la langue de son interlocuteur pour reconnaître une plaque de collodion lorsque l'on en croise une, pas plus que pour partager son contenu ; ni de connaître la zone géographique d'un ancien conflit pour comprendre l'envie de renouveau qui a pu porter les recherches picturales qui s'y sont déroulées.

Les moins lents d'entre-vous auront déjà compris que ce numéro de Dilengo sera consacré aux rencontres, aux collectifs humains et aux appareils fabriqués en séries qui dialoguent à travers le monde par leur rendus identiques, comme chantent pour leurs congénères les petits oiseaux.







## entretien: Jean-Jacques Santucci

Nous étions entrés en contact, il y a un déjà un petit moment, à propos d'un Leica III, et à cette occasion tu m'avais parlé du Couplex, un appareil que tu avais acheté et qui t'avais beaucoup plu. Tu m'avais dit que c'était un appareil qui avait cette particularité de générer des contacts, de créer de la rencontre et des échanges quand tu te baladais avec. C'est une idée intéressante, et comme nous faisons un numéro consacré aux rencontres, j'aimerais, si tu le veux bien, que nous en parlions un peu. Pour commencer, pourrais-tu te présenter en quelques mots ?

Je m'appelle Jean-Jacques Santucci, c'est le nom que je tiens de mon père, et je suis psychologue. Je m'occupe de gens qui abusent de substances, quelquefois prohibées, d'autres fois légales, mais avec lesquelles ils se font beaucoup de mal. Ce n'est pas pour ça qu'on se voit, mais parce que depuis que j'ai seize ans, j'ai toujours eu un appareil photo et je m'en suis toujours servi. C'est ce que je te disais la dernière fois que nous nous sommes vu, j'ai commencé par m'offrir un appareil avec ma première paye, et le temps passant et devenant plus aisé, j'ai fini par m'offrir un Leica, et c'est autour de ça que nous nous sommes rencontrés.

Parles nous un peu de ton Couplex.

Le Couplex... D'abord, je ne peux m'empêcher de penser à « Bon Dieu mais c'est bien sur », un commissaire de police dont je regardais les aventures quand j'étais petit, joué par Raymond SOUPLEX, et qui terminait toujours ses enquêtes par cette phrase...

Eh bien ce Couplex en fait c'est en quelque sorte un cheminement. J'ai rencontré le Leica, comme beaucoup de photographes, en poursuivant un mythe.



C'est un mythe que j'ai pu m'offrir tardivement, et du coup le Leica te fait rentrer dans une catégorie de gens relativement restreinte, puisque d'un côté peu de gens peuvent se l'offrir, et d'un autre, peu de gens savent même que ça existe. Du coup quand on a un Leica, on rencontre aussi de gens qui ont un Leica.



C'est un peu comme les gens qui ont des motos Guzzi ou des Ducati, ou des Triumph ou bien une moustache recourbée. On peut d'ailleurs avoir les trois. Comme on est peu nombreux, ça crée des liens, parfois factices, mais bon. Quand on a un Leica et qu'on se promène avec, on est interpellé par des gens qui en ont, qui en ont eu un, ou qui ont connu quelqu'un qui en a eu un. Comme je me promène assez souvent avec, un jour j'ai rencontré un copain - qui se trouve par ailleurs être amateur de motos anglaises - et qui m'a dit « Tiens, mon père avait lui même un Leica. Si tu veux... ». Et c'est la première fois que j'ai été en contact avec ce qu'on

appelle un « vissant ». C'était un Leica IIIc, et je me suis dit que, quand même, c'était plaisant cet objet. Petit, tout mécanique, avec lequel il faut réfléchir, dans le quel on voit mal l'image parce que le viseur est petit et sombre..

Avoir ce IIIc m'a fait rentrer dans une sous catégorie de leicaistes, celle des amateurs de vissants. Puis je me suis rendu compte que je m'en servais peu, et je l'ai revendu. Mais ça m'a manqué. Donc j'ai racheté un vissant, et après, pris dans la quête du toujours plus minimaliste, toujours plus authentique, j'ai fini par acheter un Couplex. Par souci d'authenticité mais aussi parce qu'il est noir, et que j'aime les appareils noirs.

Il me semble bien que le Couplex c'était l'appareil de Cartier-Bresson.

Peut être, mais c'était en tout cas l'appareil de Boro, héros d'une série de romans de Dan Franck et Jean Vautrin. C'est un reporter romantique qui a lutté contre tous les fascismes au XXe siècle. Il était possesseur d'un Leica et ça renforçait l'envie qui était la mienne d'en posséder un. Alors ; je ne suis pas héros, mais j'ai un Leica.

C'est pas sûr que tu 'en sois pas un.  
Ma vie n'est pas finie !

Du coup, tu es psychologue, la rencontre c'est central dans ton métier ?

Oui. La relation, ou que je crée, ou qui se crée malgré moi. Parce que des fois on ne le fait pas exprès. Ce qui est intéressant dans la rencontre, c'est la surprise. Une rencontre attendue n'est jamais satisfaisante. Ce que je crois c'est qu'une vraie rencontre ne peut être qu'une vraie surprise pour deux, les trois, les quatre personnes qui se rencontrent.

Mon métier consiste à rencontrer des gens qui ont besoins d'aide, et on ne peut les aider que quand on crée cette possibilité nous on dit cet espace, dans lequel on rencontre vraiment les gens. Il faut une authenticité dans la rencontre, il faut se défaire des codes, des convenances ; à cette condition là il peut y avoir une vraie rencontre, et mon métier consiste entre autre à créer cela.

Tu peux rencontrer n'importe qui ?

En principe je peux. Mais en fait je ne rencontre que les gens qui pensent que je peux leur servir à quelque chose, à savoir à aller mieux, à aller moins mal, à moins souffrir... Ce n'est pas à proprement parler n'importe qui, ce sont des gens qui ont besoins d'aide et qui pensent que je peux leur en apporter. Dans cette catégorie il y a des gens très différents, très divers, parfois riches, parfois très pauvres, parfois des gens qui n'ont plus rien. L'éventail est assez large, j'ai même rencontré une fois un photographe... Je ne sais pas si il travaillait au Leica, mais bon.

Que ce soit par marque, par format, ou par type, toute photographie a maintenant son forum. On est amené à se rencontrer, généralement par zone géographique, et souvent par le jeu des sorties, des ventes ou des échanges, le forum favorise les rencontres. Mais, la rencontre est aussi un corollaire de l'errance, c'est à dire ce moment où tu pars avec ton appareil, sans savoir où tu vas, ni ce que tu vas y trouver, ni - surtout - ce que tu vas en ramener.

Comment défilerais-tu la particularité de l'échange pour celui qui fait sa balade photographique armé d'un Couplex ?

Houlà. C'est une question complexe.

Comment vis-tu la rencontre photographique en tant que professionnel de la rencontre ? Etant établi que tu es l'homme de la rencontre d'avantage qu'un autre.

Y a t'il une particularité de la rencontre avec un Couplex ? Déjà, il y a les particularités du Couplex. On sait moins qu'avec un autre appareil ce qui va sortir à l'image. D'abord on ne sait jamais si on a bien rembobiné. Ensuite il m'est arrivé plusieurs fois de mal emmancher la pellicule et de croire que je faisais des photos alors que je n'en faisais pas. Ou alors de la coincer, puis de la ressortir, et au final d'avoir superposé les images. Je ne suis pas un homme du cadrage, et je ne suis pas non plus un homme de la précision. Donc parfois je fais des photos que je ne pensais pas faire. La photo ne me montre pas ce que je croyais avoir vu dans le viseur, et ça c'est un autre type de surprise, avant même d'avoir déclenché, et le



dernier type de surprise est généré par le fait qu'un Couplex est un appareil - et c'est je crois ce pourquoi on est là ensemble - c'est qu'à chaque fois que je le sort, je me fais brancher. Beaucoup plus qu'avec d'autres, parce que c'est un appareil qui intrigue les gens. Soit ils ne savent pas ce que c'est, soit ils savent vaguement, et du coup ils me demandent. Je ne suis jamais sorti avec cet appareil sans me faire brancher par des gens qui sont étonnés, curieux ou émus de le voir. Du coup l'acte photographique génère des surprises parce que je ne sais jamais ce qui va en sortir, et tout ce qui est en périphérie de l'acte aussi, parce que quand je sors avec, je me retrouve à discuter avec des gens. Pas forcément longtemps, mais parce qu'ils mont vu avec cet appareil dans les mains, et que ça les intrigue, et qu'ils me posent des questions. Comme je suis d'un naturel sociable, j'ai autant de plaisir à échanger avec les personnes que je rencontre qu'à faire des photos. Si bien que je suis en train de me dire que, quand bien même il n'y aurait pas pelli-cule dans cet appareil, j'aurais quand même du plaisir à l'utiliser. Parce que autant que la photo que je vais faire avec, c'est le fait de rencontrer quelqu'un qui m'intéresse.



De ce que j'ai vu de tes images, et de nos échanges successifs, je dirais que tu n'es pas un homme du cadrage, mais un homme de la texture. Un homme qui travaille la matière, matière humaine, matière picturale, matière symbolique. Les vieux appareils sont des appareils qui procurent beaucoup de plaisir tactile, qui produisent des cliquetis, des claquements, des bruits d'engrenages, un son particulier au déclenchement. Quand tu rencontres les autres, ce qui les attire c'est d'abord l'aspect inhabituel de la machine, puis le fait que tu te balades avec. On comprend dès lors pourquoi ils t'abordent. Et la question devient : pourquoi acceptes-tu qu'ils t'abordent ?

L'appareil est un prétexte. J'aime rencontrer les gens et être rencontré par eux. Mon métier, je l'ai choisi parce que je suis curieux des autres : ils m'intéressent et m'apprennent beaucoup. Je me nourris des autres. L'appareil c'est un prétexte à entrer en relation. Bien sûr je fais des photos avec, mais ce n'est pas l'essentiel. Quand tu me parles de texture, ça m'intéresse parce que je ne le fais pas exprès. Lors de notre première rencontre j'évoquais des accidents de chimie qui ont donné des photos étranges que j'aurais dû mettre à la poubelle mais que j'ai gardé, parce que cette chimie obsolète me donnait des rendus que je n'aurais pas pu avoir sciemment. C'est le hasard qui fait les images parfois, des images que je trouve réussies mais que je n'aurais pas pu faire intentionnellement. Cet appareil me permet de faire des rencontres au hasard, de connaître des personnes que je ne côtoierais pas, parce qu'elles ne font pas partie de mon cercle, parce que je ne les aurais jamais rencontrées, ou avec lesquelles je n'aurais jamais parlé. Ce qui est intéressant aussi, c'est que le lien est immédiat, la sympathie est spontanée, il n'y a pas besoin de passer par l'étape de la séduction. C'est intéressant parce que cette connivence immédiate se fait sans avoir besoin de passer par les artifices de la communication où on se reni le cul pour savoir si on fait partie de la même famille.

C'est souvent l'effet des vissants et des bi-objectifs.

Et puis il y a aussi un autre aspect, c'est le rapport entre les gens qui s'intéressent à ce genre d'appareil. Quand on doit commercer dans ce domaine, on n'est généralement pas dans la relation classique du « j'achète - je vends », c'est presque comme si il n'y avait pas d'argent en jeu. On achète un objet qui a une histoire, qui a eu une vie, et il y a de la chair dans ces échanges. C'est ça qui m'intéresse.

En photo et dans la vie, qu'est ce qui te fait déclencher ?

Je ne vais pas répondre directement parce que je ne le sais pas. Par contre je sais que de temps en temps, ce qui me fait déclencher c'est une forme, c'est une lumière, et c'est une vibration intérieure. Ce dont je suis sûr c'est que quand je vois mes images je n'y retrouve que très rarement la même intensité que celle que j'ai ressentie quand j'ai appuyé sur le déclencheur. Je suis en train de me dire qu'au final - à propos de cette vibration - je ne devrais déclencher que quand je la ressens vraiment, et que déclenche aussi quand je ne la ressens pas. Ce qui me fait déclencher c'est ce moment où j'ai l'impression que ce qu'il y a en moi correspond avec ce que je vois au dehors. Quand il y a une forme, une lumière, un refl et, une ombre, qui crée une résonance, qui me dit quelque chose de mon rapport au monde. En tout cas ça devrait être ça.

Malheureusement ça ne l'est pas toujours.



Est-ce que tu fais partie d'un groupe ou d'un collectif ?

Non. Je rencontre des gens assez souvent parce que je suis curieux, dès que je peux je vais voir des expos, parfois je n'y trouve pas grand chose, et parfois j'y trouve une autorisation. Je me dit que si des gens font ce type de travail ça m'autorise à poursuivre. Mais je ne me suis jamais résolu à faire partie d'un collectif.

Tu vois la photo comme une pratique de groupe ou comme une pratique solitaire ?

Comme une pratique solitaire.

Le groupe c'est pour après ?

Le groupe, c'est le partage. Quand je dis que je ne fais pas partie d'un collectif, ça ne veut pas dire que je ne montre pas mes photos. Par exemple sur summilux, je ne montre pas mon travail, parce que je pense qu'il y a une qualité globale dans les travaux photographiques présentés que je n'atteins que rarement.

Par contre je partage mes photos avec mes amis, et quand quelqu'un s'intéresse, je n'hésite pas à les montrer. Tu fais partie des gens à qui j'ai adressé quelques images, mais je ne peux pas dire que je fasse partie de quoi que ce soit. Je partage avec mes proches, mais je n'expose pas.

La dernière fois, nous avons évoqués le café photo. Nous avons eu dans Dilengo deux personnes qui en font partie et qui sont Pascal Bonneau et Alexandre Salvi, est ce que l'idée du café photo te semble être quelque chose d'intéressant ? Beaucoup de gens en parlent, on en connaît tous un membre ou deux, mais à l'arrivée, personne n'y est encore allé.

J'ai rencontré un de ces deux photographes. En feuilletant Dilengo j'en ai retrouvé un que j'avais rencontré à Cassis. Et justement j'avais le complexe, et je pense que je n'aurais jamais échangé avec lui si je ne l'avais pas eu. On a passé un moment ensemble. Je me souviens avoir un peu discuté avec lui. Et puis je suis tombé aussi sur les images d'un vieux copain à moi, rencontré autour d'une autre passion, le groupe Quartier Nord (NDI : groupe de rock marseillais, connu pour son album Basilic Instinct) qui en est membre, et la liberté qu'on y décèle à l'air intéressante.

Ca a l'air très hétérogène, tant au niveau générationnel qu'au plan des techniques.

Oui, le fait qu'il n'y ait pas de frontière, juste une exigence minimale, et que ça permette des rencontres à l'air pas mal.

Qu'est ce que tu penses des dogmes qui disent qu'une photo doit être prise avec tel appareil, de telle façon, de tel type, ou de telle marque, ou tirée sur tel papier ?

J'aimerais bien proférer une insulte - te dire que je chie sur les dogmes - mais ça serait trop facile. Je côtoie un peu le monde de l'art contemporain par le biais d'une amie qui est conservatrice, et je pense qu'il y a là des gens qui se sont affranchis des dogmes, et que c'est bien dommage. Du coup j'aimerais bien pouvoir en dire du mal, mais je pense que d'un autre côté les règles il faut les connaître, et il faut savoir les utiliser pour s'en affranchir. Moi qui ne suis pas un technicien, je suis quand même sensible à une photo bien cadrée, une photo qui respecte les proportions, parce que je pense qu'il y a des gens qui ont l'art du cadrage et que c'est quand même mieux que ceux qui ne l'ont pas. Je pense qu'une belle photo doit respecter un certain nombre de choses. Alors c'est pas forcément net, c'est pas forcément dans les bonnes lignes de forces, mais j'aimerais bien maîtriser ça pour mieux m'en affranchir. Quand je fais de belles photos c'est complètement dû au hasard, et j'aimerais bien faire de belles photos intentionnellement.

Tout le monde ne l'avoue pas. C'était une belle rencontre, merci Jean-Jacques.

C'est moi qui te remercie.

photos : Jean-Jacques Santucci



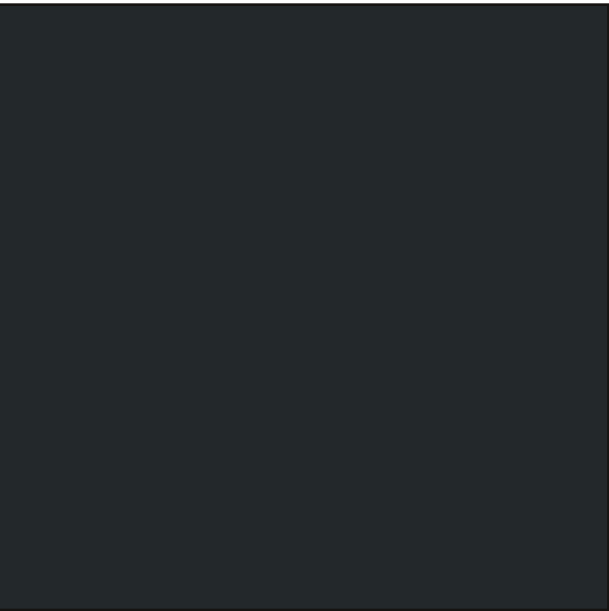




# Les Ambrotypistes associés

Julien Felix  
Eric Antoine

eric antoine









































## entretien: les ambrotypistes associés

C'est qui et quoi les Ambrotypistes ?

**Eric :** Du soutien psychologique entre 2 personnes travaillant avec les mêmes outils

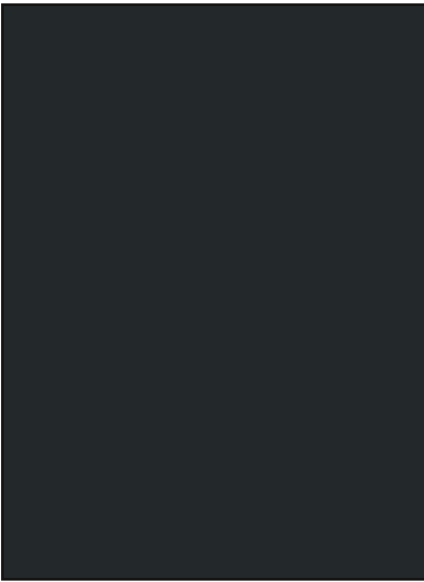
**Julien :** Eric Antoine et Julien Félix soit deux personnes supportant assez mal tout ce qui collectif qui paradoxalement se sont réunies pour pouvoir faire des choses qui leur seraient difficiles d'affronter seul.

Vous venez tous les deux de la photo de skate, plus professionnellement pour Eric, comment en êtes vous arrivés au collodion humide?

**Eric :** A force d'expérimenter tout type de photographie, on en arrive forcément aux plus « purs », personnellement j'ai travaillé dans le milieu du skateboard pendant 15 ans, et la presse comme la communication était très avant gardiste et orientée vers la photographie sous toutes ses facettes, je n'ai quasiment jamais eu à faire une photo en numérique, c'est une super école. J'ai illustré chaque article de séries souvent faites avec des procédés différents, en a peu près 5000 pages, j'ai eu le temps de faire le tour.

J'ai découvert assez tôt Edward Curtis qui me fascinait, puis j'ai collectionné beaucoup de photos anciennes, et comme Julien, j'ai découvert le côté technique du collodion avec le documentaire National Geographic sur Rob Kendrick en 2008.

**Julien :** Je vais éviter le poncif habituel sur la planche à roulette et la créativité mais c'est vrai qu'il y a quand même de ça. Il est également vrai que finalement sans le skate je ne sais pas si j'aurais continué la photo et il est certain que dans tous les cas je ne pense pas que j'aurais creusé si loin. Mais contrairement à Eric je n'ai jamais travaillé dans le milieu hormis une ou deux publications.



Mon parcours en école d'arts m'a permis d'expérimenter et de découvrir des choses, mes photos tendaient vers une esthétique proche du collodion mais comme Eric c'est vraiment qu'aux alentours de 2008/2009 que j'ai découvert la technique en elle même.

Avec les Ambrotypistes Associés vous formez une sorte de mini-collectif, qu'est ce que cela engendre dans vos pratiques personnelles, menez vous des projets en commun autres que les stages d'initiation au collodion, des projets artistiques, des séries en commun ? Et plus spécifiquement qu'est ce que cela vous a apporté de mêler vos regards et votre pratique ?

**Eric :** On évolue dans le même genre d'environnement alors nos travaux se recoupent parfois mais non, nous ne travaillons pas ensemble, mais côte à côte. Nous ne faisons que ça depuis quelques années et nous évoluons individuellement.

Pour les stages, c'est devenu rare, et on se concentre sur notre semaine de stages à La Clusaz chaque année où l'on passe du bon temps et les stagiaires reviennent d'année en année.

Nous avons des projets en commun, mais pour le moment rien n'a encore vu le jour. Les ambrotypistes associés sont toujours un peu en arrière plan de nos activités, on y revient de temps à autre mais sans trop d'acharnement, d'ailleurs je ne sais pas vraiment comment marche le site et on ne met pas trop à jour la page Facebook, nous sommes mauvais pour ces choses là.

**Julien :** Comme je le disais c'est paradoxal car ça n'existe pas vraiment nous nous réunissons pour des choses bien particulières comme les stages que nous organisons à La Clusaz, mais sinon nous ne travaillons pas ensemble, nous travaillons parallèlement et cela nous va assez bien. En revanche nous avons un projet en commun et dans ce cas spécifique il va être impossible d'attribuer la paternité des images à l'un ou à l'autre mais il va falloir être assez patient pour en voir le résultat.

Notre "association" nous a surtout servi de cellule de soutien, c'est une pratique assez complexe où il est bon d'avoir quelqu'un avec qui partager ses problèmes. Mais je serais

qu'est ce que le collodion humide change dans votre pratique quotidienne de la photo ?

**Eric :** Personnellement je n'ai pas bougé de chez moi pendant des années, je me suis volontairement immobilisé, et ça m'a fait le plus grand bien. A la manière du novecento de Baricco, le monde est bien trop grand et plein de possibilités, je me concentre sur un mini espace et une seule activité.

La pratique est quasi obsessionnelle, je ne fais plus que ça, j'ai beaucoup de mal à attaquer une pellicule ou ressortir des plan films. Le procédé me convient, j'ai du mal à repasser à un procédé moins « physique ».

On parle beaucoup de cette technique ici mais c'est surtout passer au grand, voir très grand format qui est un vrai changement, il faut adapter tant de chose quand on vient d'une photographie plus instantanée.

Cela demande une révision complète de sa manière d'aborder la photographie. Dommage que toutes les questions que l'on nous pose ne concerne qu'un procédé, voilà ce que ça change de faire du collodion humide, nous ne sommes plus photographes, nous sommes des personnes qui font du collodion. Souvent, le procédé l'emporte sur l'image, tant chez les pratiquants de façon générale que pour ceux qui nous observe.

Je mets tant que possible en sourdine le côté technique de mon travail, ce qui m'importe est le fond, les images et leur origine. Ce n'est qu'un procédé, un moyen.

Habitant tout les deux dans l'Est de la France, en zone rurale, loin des grands centres culturels, est-ce un pl<sup>u</sup>s un avantage ou les deux ?

**Eric :** Un avantage, très certainement, je vis dans une maison exceptionnelle qui coûterait une fortune dans une grande ville. L'espace n'est pas un luxe mais un besoin. Dans mon cas, avoir une activité artistique demande du calme et nous sommes en 2015, nous avons accès à tout en ligne, le calme et la nature à disposition en plus. Je fais des images, je n'en regarde pas, donc les centres culturels ne m'intéressent que peu, rencontrer des personnes également. Tout ce dont j'ai besoin je l'ai ici, du temps et de l'espace.

**Julien :** Je n'en sais rien je ne me suis pas vraiment posé la question, cela aurait été peut-être plus problématique il y a quelques années, mais avec les moyens de communication que nous avons maintenant on peut facilement rentrer en contact avec qui l'on veut quand on le veut. Et acceptant les inconvénients de vivre loin des grands centres, si quelque chose m'intéresse vraiment je m'organise pour me déplacer.

**Julien :** Ça change tout, cela donne une dimension réellement physique et obsessionnelle à la photographie.

Obsessionnelle car il faut être en permanence en fait de l'évolution de ses chimies, la spontanéité n'a que peu de place il faut toujours réfléchir au meilleur moment pour réaliser une photo pour moi qui travaille essentiellement en labo mobile ça demande une telle logistique.

Physique car faire du grand format implique évidemment une façon de faire des photos bien différentes, un rapport au temps extrêmement différent.

Mais je n'aime pas trop parler de cela car j'essaie toujours de faire en sorte d'éviter que le procédé ne l'emporte sur l'image ce n'est qu'un outil atypique certes mais ce n'est qu'un outil.

Quels regards portez vous sur la mode qui entoure l'Ambrotype ces dernières années ?

**Eric :** Je ne vois pas tout ça.

**Julien :** Aucun, ça ne m'intéresse pas. Je suis juste content et agréablement surpris de temps à autre quand je vois passer des images qui me plaisent.

Et le numérique ?

**Eric :** J'aime la photographie numérique pour son côté instantané et sa facilité quand je ne suis pas en train de faire du grand format j'aime faire du numérique, sur mon téléphone mais aussi avec un reflex numérique, ça reste exotique pour moi, par contre le côté ordinateur, traitement d'image ne me plait pas plus que ça. En numérique comme dans toutes les autres techniques photographiques il y a des bons et des mauvais photographes. Peu importe le procédé, et le niveau technique. Une fois de plus la photographie n'est qu'un moyen.

**Julien :** J'adore ça, j'en fais beaucoup c'est un outil comme un autre, j'ai beaucoup plus de mal avec ce qui concerne le post-traitement qui bien souvent m'ennuie. L'important pour moi est de faire des images peu importe les moyens.

Pour finir, un conseil à ceux qui veulent démarrer la pratique de l'ambrotype ?

**Eric :** Achetez vous un Nikon D800.

**Julien :** La pratique de quoi ? Ne jamais perdre de vue que ce n'est qu'un outil.





julien félix







































# Pomerancheva Kostjumka

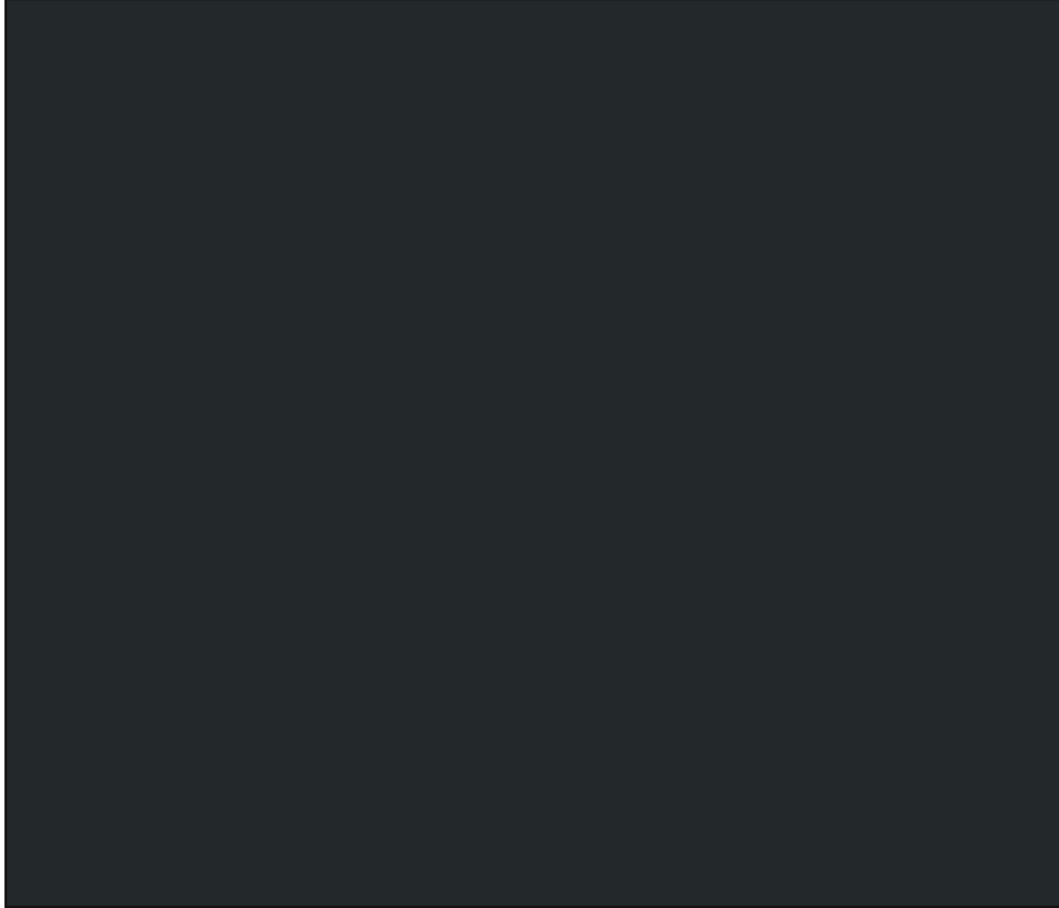
Vlad Krasnoschok  
Sergiy Lebedynskyy

Nous avons beaucoup fait de photographie de rue, et passé des mois à la recherche de sujets, de compositions et de moments décisifs.

Jusqu'au moment où nous nous en sommes lassés, et avons décidé, afin de réaliser nos chefs-d'oeuvres plus aisément, de mettre en scène nos propres héros.

## SHILO GROUP

We did a lot of street photography and spent months searching for motives, compositions and decisive moments. At some point we were tired and decided to introduce our own hero into the street and manipulate it in order to shoot masterpieces easily.





























ВСЕ  
ПРО  
ХАРКІВ









tirana<sup>3</sup>

Yannick Toral

Patrick Rosuel

Fred Beveziers



















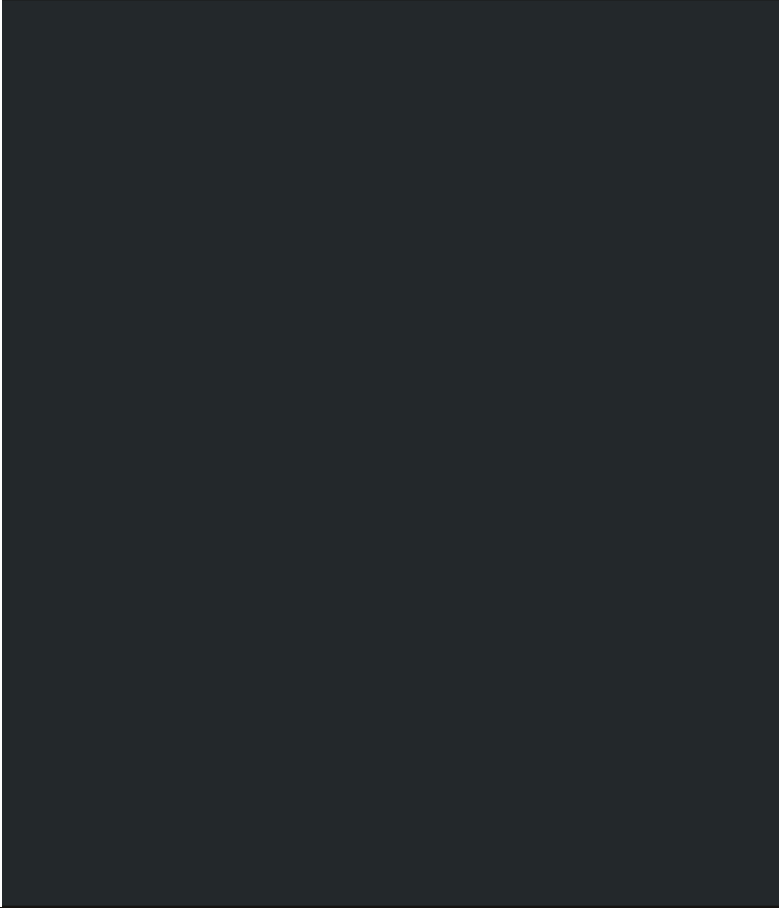
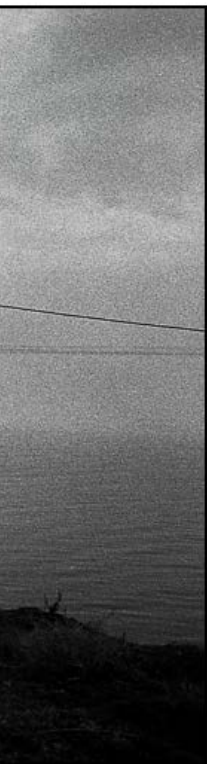






























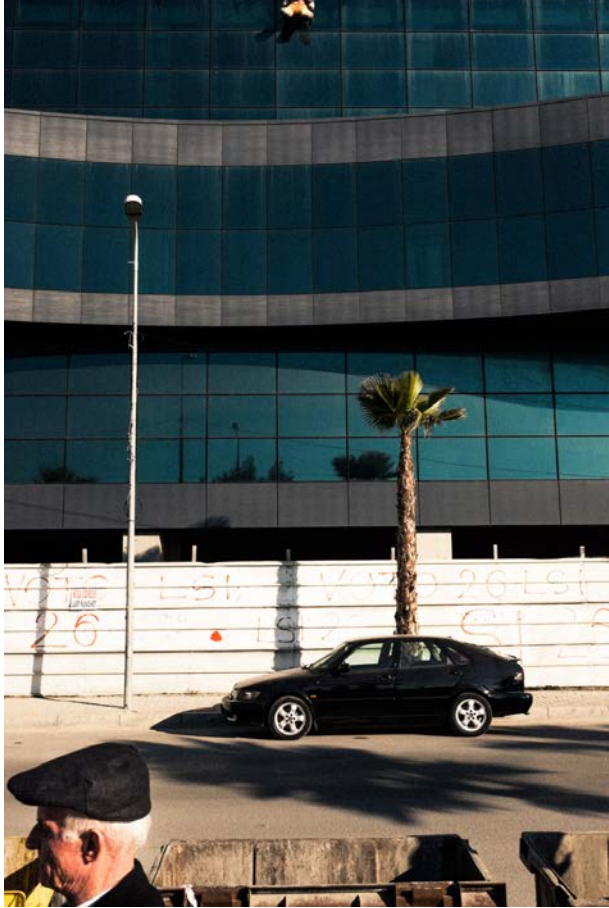








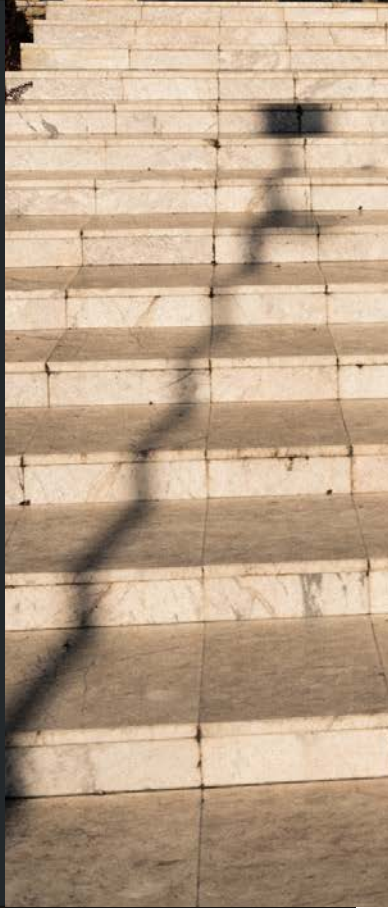
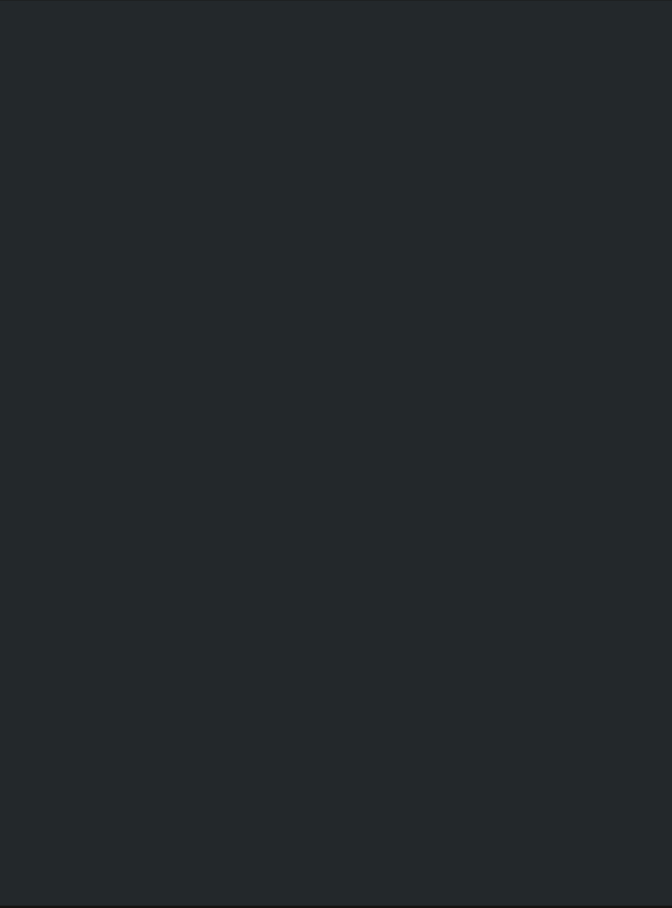








www.111.mal

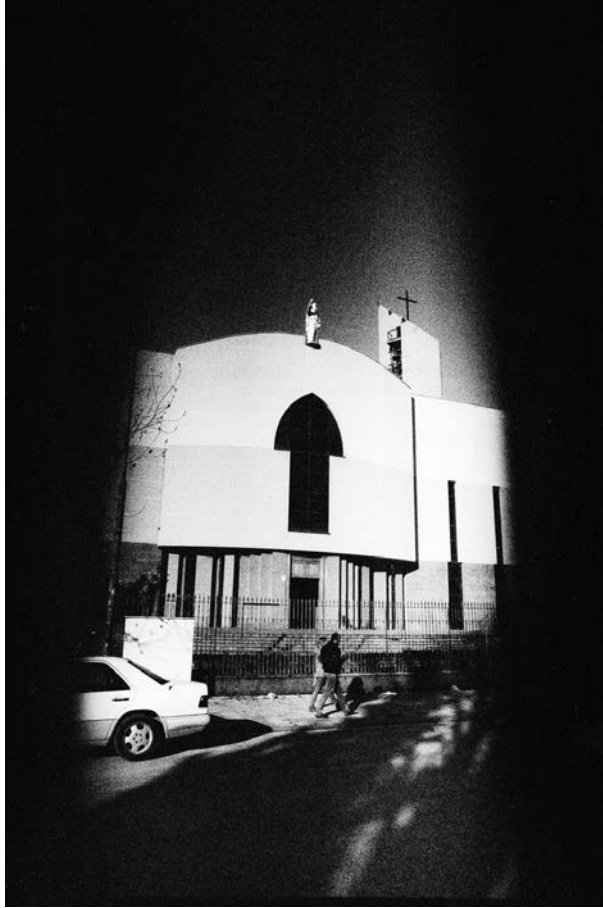


















A black and white photograph of a store entrance. A large sign above the entrance reads "Princess SHOES" in a stylized font with a crown over the letter 'P'. To the left, there is a set of stairs with a metal railing and a sign with four arrows pointing up. A man in a suit stands to the right of the entrance. The background shows a street with trees and a building.

*Princess* SHOES

STAIRS  
ELEVATOR











3

CHANGE  
VALUTOR

*Board*  
KURSI  
KEMBIT  
VALUTOR

4

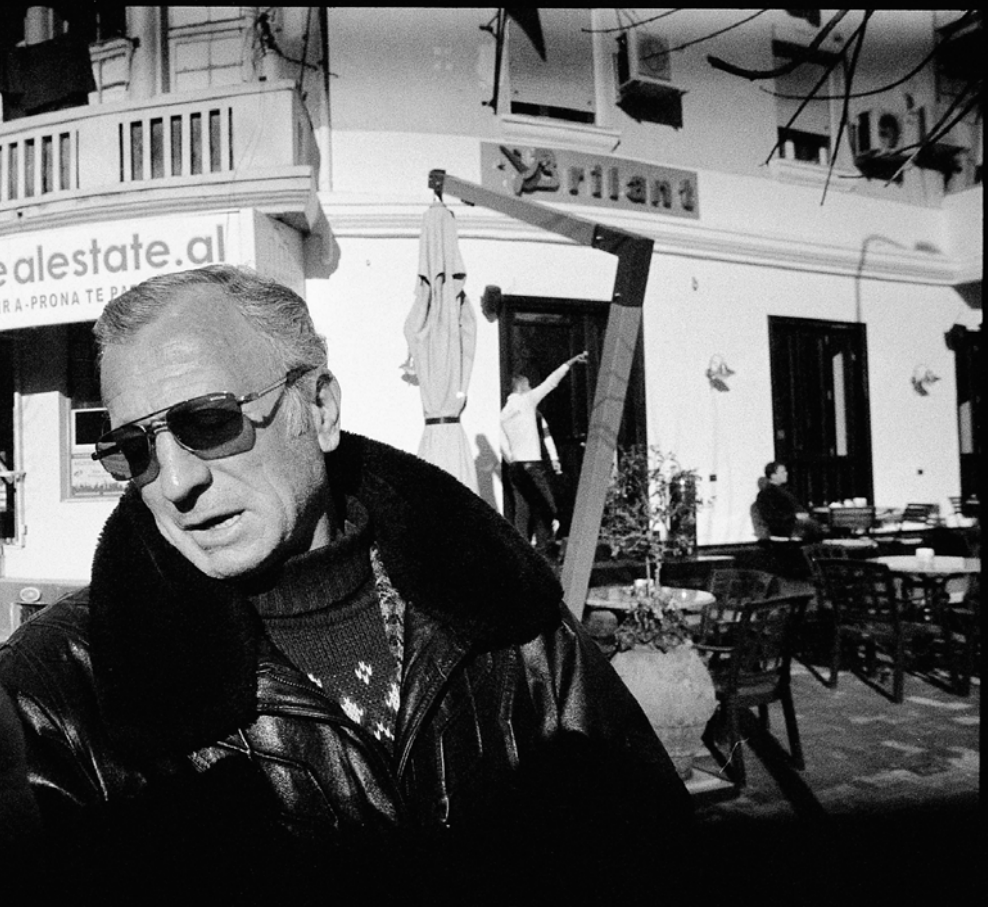
FOTO COLOR  
ANDA



5

SHERBIM  
FOTOGRAFIK













# XALOVE

fred trobillant  
ludovico poggioli

C'est l'histoire d'une rencontre.

Deux photographes.

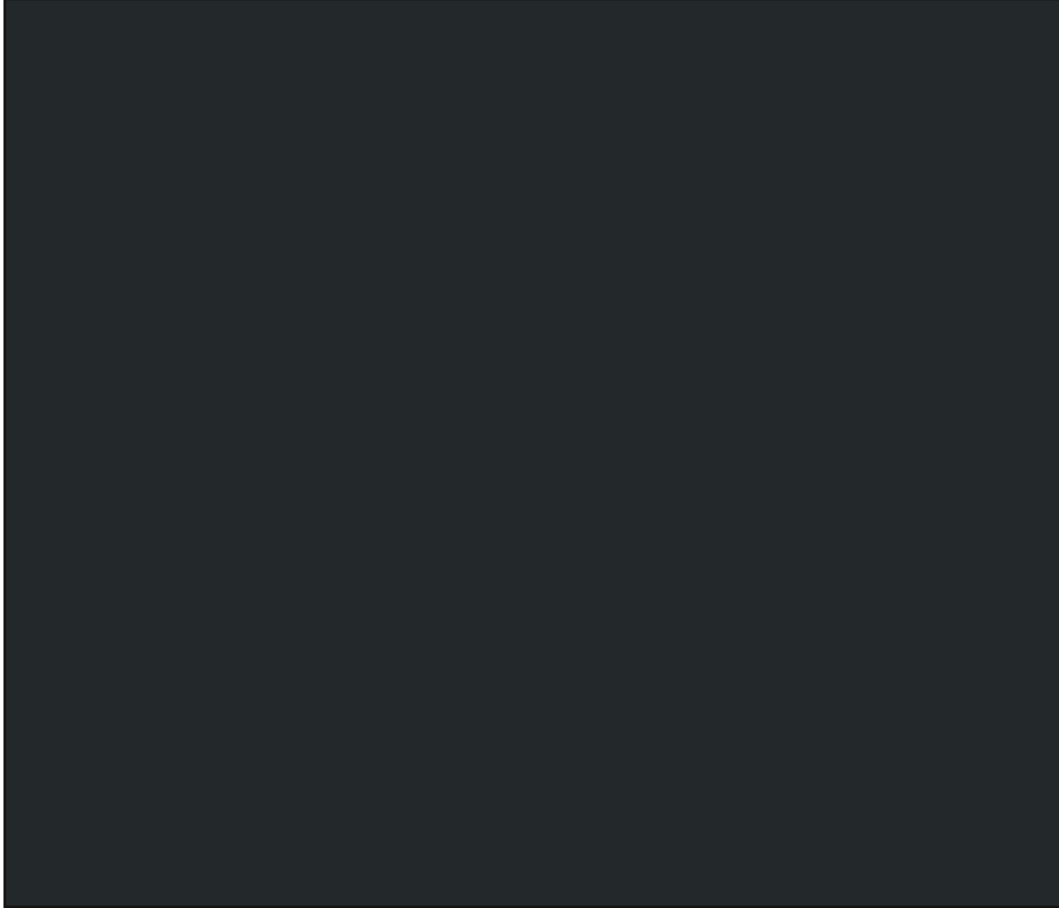
Fred Trobillant basé à Sète (France)

Ludovico Poggioli basé à Spello (Italie)

et un appareil : L'Olympus XA

Pendant quelques semaines, ils ont échangés de images comme on s'envoie des lettres, échange épistolaire et fugace, ils ont dialogué par images interposées, mêlant leurs univers, construisant le temps de quelques mails une entité photographique unique qui est la somme de deux regards talentueux.

Entre chien et loup, entre flou et bougé, c'est une noirceur pleine de vie qui semble les réunir, les guider dans ce voyage unique et c'est un immense plaisir que de pouvoir vous le montrer.



















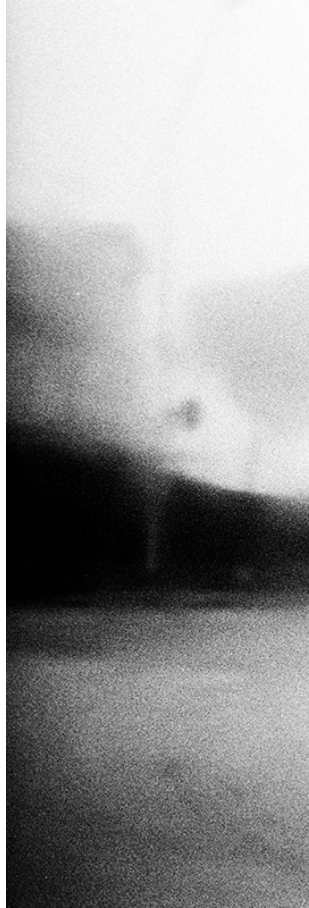






















13

13A





13

KODAK 400TX



12

KODAK 400TX



12

12A





KIGGER BRF400 PLUS

37



31A

37





N81 1

25

B



24A

25





12

N81 1



12

▶ 12A

ERGGER BRF400 PLUS

30



▶ 29A

30





ERGGER BRF400 PLUS 24

| ▶ 23A

24





9

BERGGER BRF400 PL



9

SA



N81 1

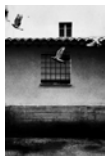
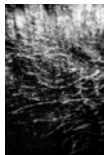
Z3

BE



▶ 22A

73



ludovico pogglioli



fred trobillant











dustdance

sotiris lamprou



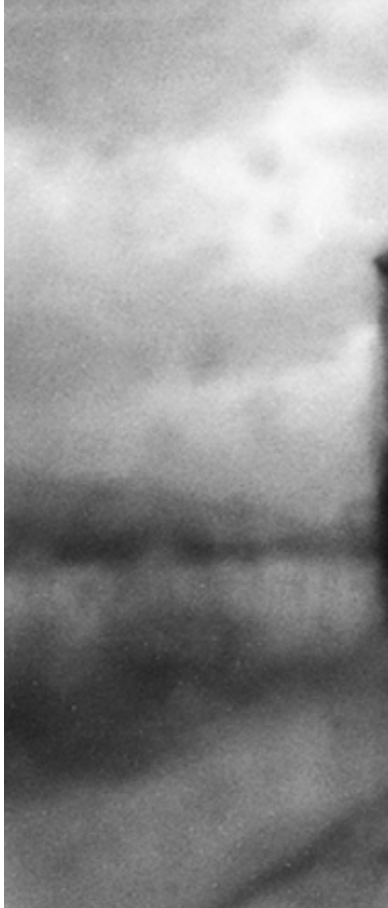






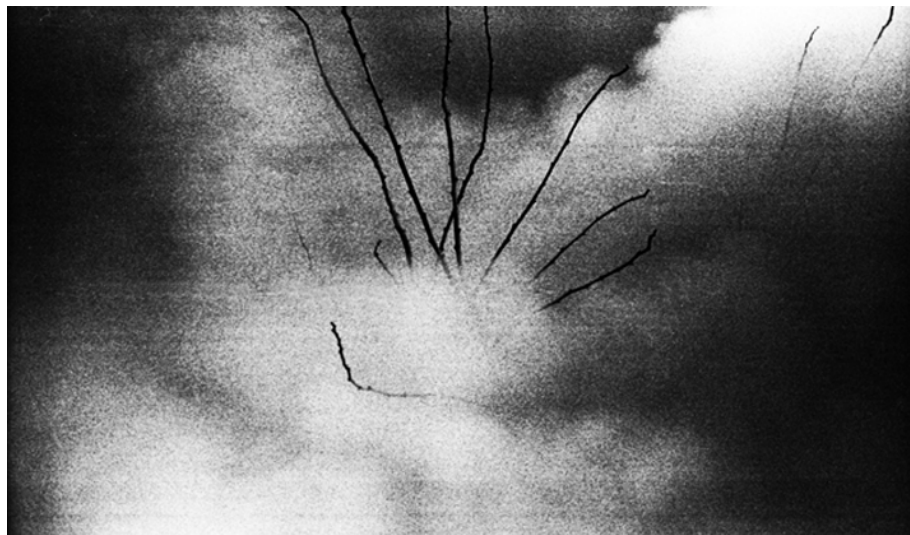














































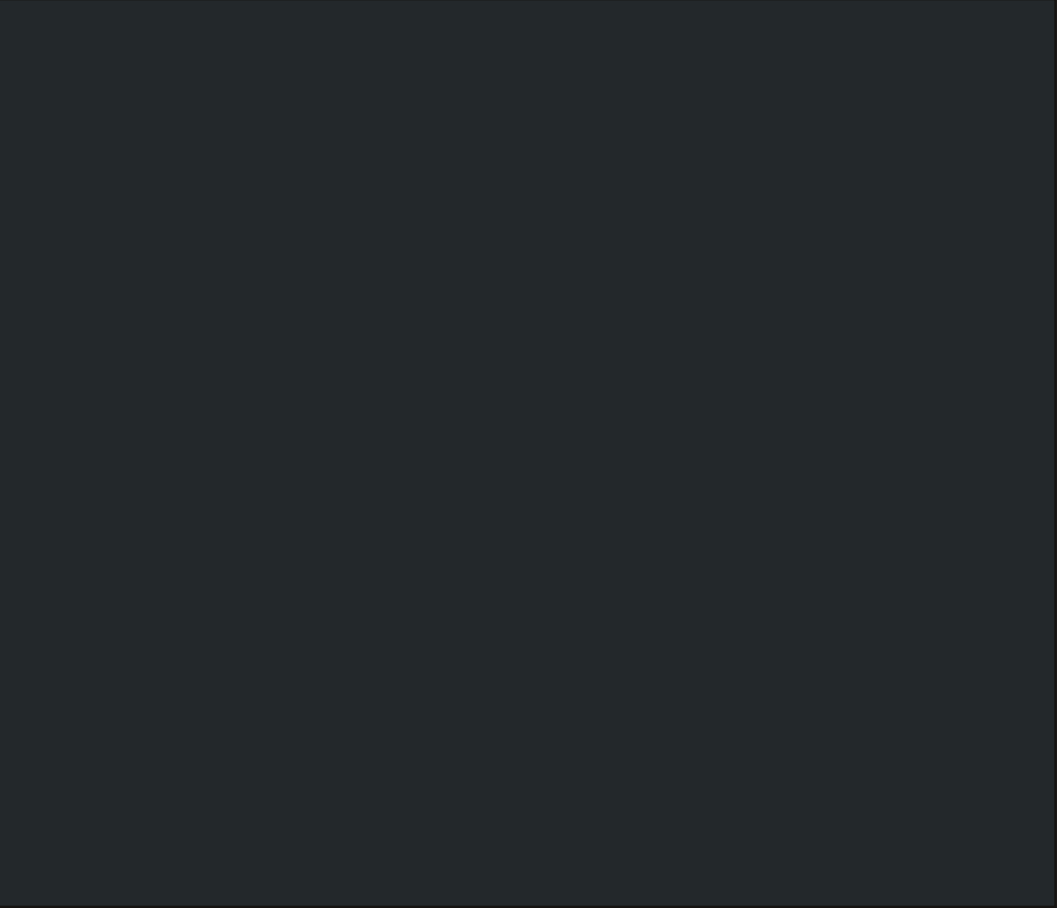






les abérieux

ron talis

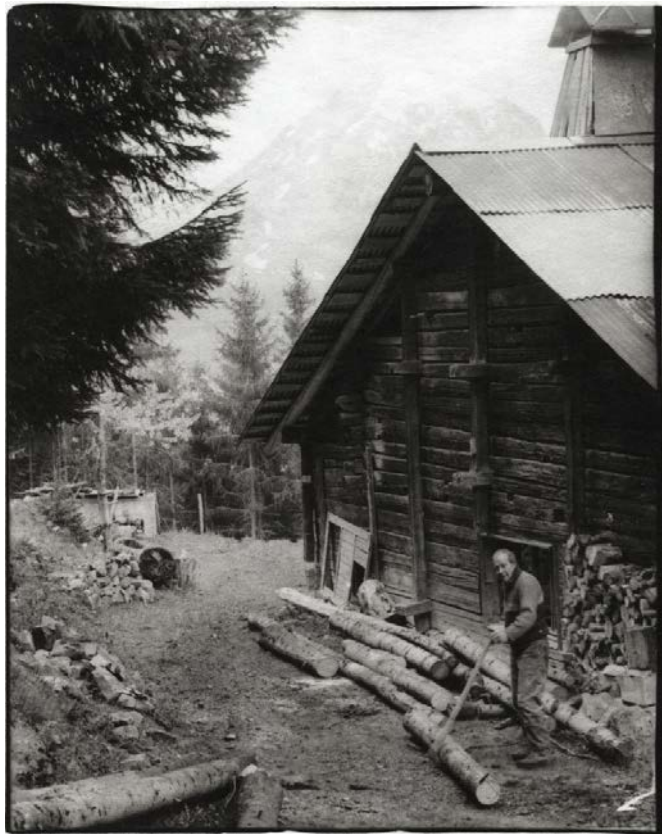






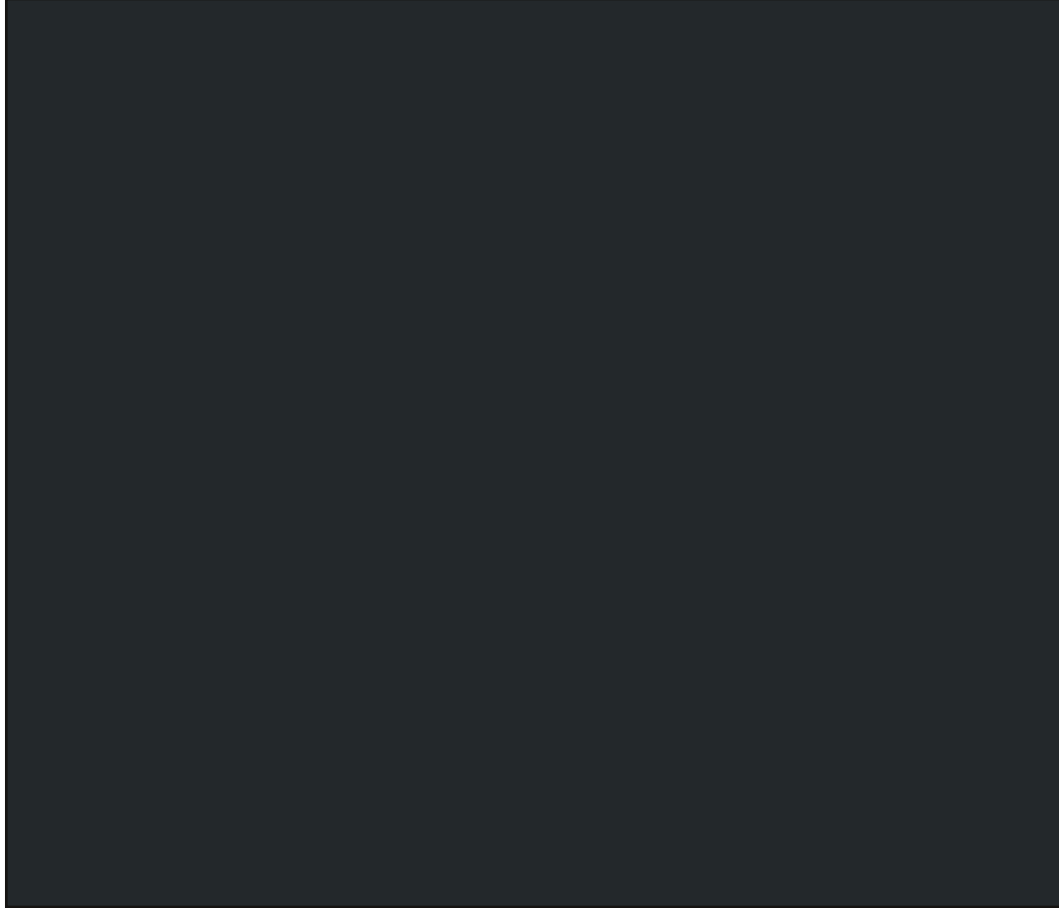


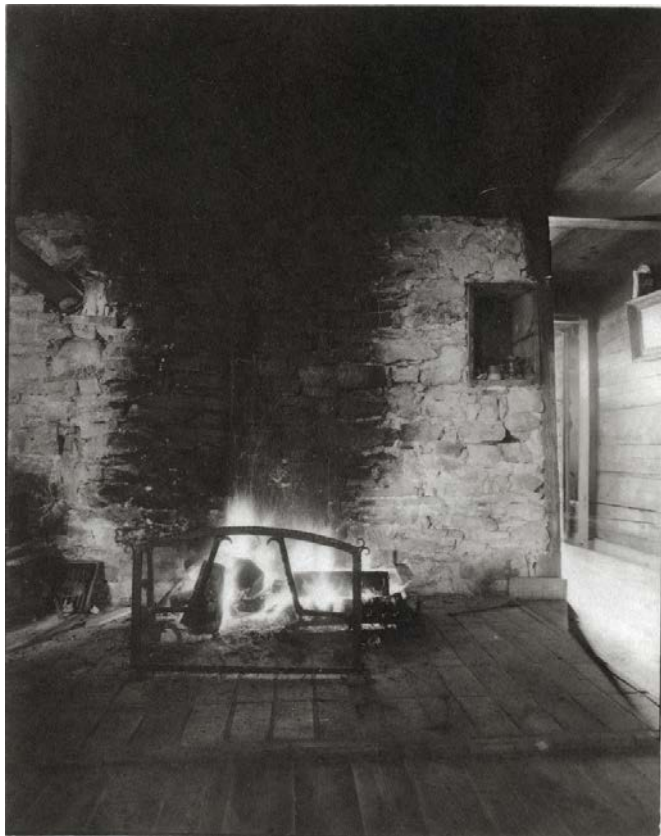


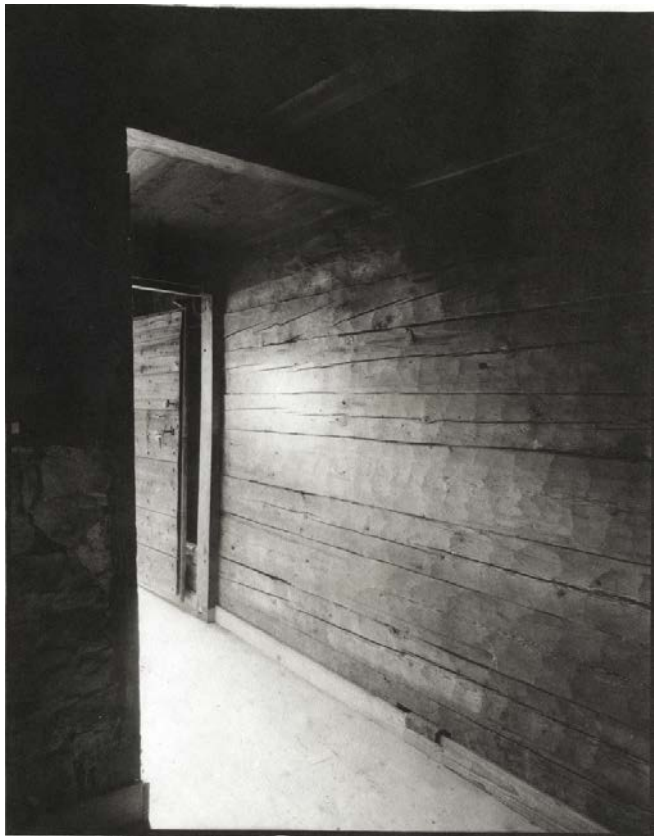


















*Au cœur du massif des Aravis, sur un flanc de montagne on trouve un petit sentier. Il serpente dans la forêt et longe quelques magnifiques chalets avant de déboucher sur une clairière verdoyante. Au milieu de celle-ci trône cette immense et vieille maison en bois que les gens d'ici nomment les Abérieux.*

*Comme beaucoup de savoyards avant lui, Ron a émigré loin d'ici. Il est revenu le temps d'un week-end pour partager son amour du lieu.*

*D'ici, nous avons une vue splendide sur les versants des montagnes qui nous entourent et Ron semble en connaître les moindres recoins.*

*Il me raconte toutes les vieilles histoires locales qui sont plus ou moins reliées à sa propre famille. Il y a beaucoup à dire sur ce chalet, c'est un lieu empreint de souvenirs et d'histoire. C'est là qu'est né le projet du livre photographique Les Abérieux.*

## entretien avec Ron Talis

### LES ABERIEUX

Les Abérieux, c'est un lieu pour moi chargé d'histoire, l'histoire de ma famille. Il s'agit d'un chalet d'alpage qui servait autrefois d'habitat temporaire entre l'habitat d'hiver qui se trouvait en bas dans la vallée et l'alpage d'été. Les gens venaient ici avec leur troupeau et restaient un ou deux mois en attendant que la neige fonde dans les alpages pour monter. Donc c'est un lieu d'utilité. Chaque partie de la maison a été construite en fonction d'un besoin. Le chalet a été bâti il y a environ 200 ans. Il représente le présent et les personnes qui y vivent maintenant, mais aussi tous ceux qui y ont vécu et qui y ont laissé quelque chose d'eux-même. Le chalet continue de changer, ce n'est pas une pièce immuable et c'est en voyant les changements s'effectuer que je me suis dit que je devais prendre des photos pour documenter et rappeler comme c'était avant.

Malgré tout la photo est subjective. Même si elle est hyper nette avec beaucoup de détails on est dans une vision assez intime. Je ne veux pas partir dans l'analyse de mes propres photos mais ce que j'aime, c'est autre chose que le côté documentaire pur. Je crois qu'il faut aller au-delà mais je ne veux pas en dire trop à chacun d'y trouver ce qu'il veut et s'il n'y trouve rien, tant pis. Et même si le sujet est en lien avec mon histoire personnelle, c'est un thème universel : celui d'une maison utilitaire construite de façon traditionnelle avec des matériaux comme le bois ou la pierre, dans la nature et qui traverse le temps.

## LA GENESE DU PROJET

En réalité, la première photo que j'ai faite des Abérieux n'apparaît pas dans cette série. Elle date d'il y a très très très longtemps. Maintenant que j'y repense, je me rappelle avoir déjà fait un livre sur les Abérieux avec des photos argentiques il y a 30 ans. C'était un cadeau pour mon père. J'avais collé les tirages sur la tranche et j'avais fait une couverture en carton avec une espèce de velours dessus. Je ne l'avais pas complètement oublié mais il était quelque part dans le passé.

Pour en revenir à cette série, je dois avoir environ 200 négatifs 4x5 pouces des Abérieux. Le premier date d'il y a à peu près 15 ans. Le livre, lui, est terminé depuis 5 ans. Donc le projet s'est étalé sur une période de 10 ans. J'ai choisi 60 négatifs, j'en ai tiré 25. Les tirages m'ont pris 2 mois : c'est ce qui donne une certaine unité de matière aux images.

J'ai toujours eu l'idée, depuis très longtemps, de finir ces tirages au platine palladium parce que beaucoup de photos que j'aime étaient tirées au platine à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, début du 20<sup>ème</sup>. Avec l'avènement d'internet et le fait qu'on ait toutes les informations nécessaires à disposition, qu'on trouve des gens pouvant nous renseigner, je me suis lancé.

L'objectif initial était d'en faire un vrai livre, avec un éditeur. Mais mes différentes rencontres m'ont finalement conduit à en faire un livre d'artiste. J'étais allé à la foire du livre de Kassel présenter des photos à l'époque pour un autre projet. Je conseille à tout le monde de faire ça au moins une fois pour voir ce que c'est que l'édition, ça tourne quand même beaucoup autour de l'argent. C'est une industrie. Les grands éditeurs s'occupent en premier des grands photographes, ceux qui ont un nom déjà acquis.

J'avais une vingtaine de tirages baryté en 30x40cm faits à partir de négatifs grand-format alors que certains arrivaient avec leurs projets sur tablette. Je me sentais déjà un peu à côté de la plaque. Le premier type regarde et me dit "Voilà des années que j'ai pas vu des tirages aussi beaux ! Mais bon. Je ne vois pas vraiment comment on peut en faire un livre." Il y en a un autre qui me dit "Ça c'est beau !" et qui imagine déjà un projet : "On pourrait faire un livre de luxe !"

Il s'agissait de photos d'un atelier avec des peintures anciennes, rétables etc. Très enthousiasmé, il voyait déjà le livre enluminé avec des cadres en or et tout. Et au bout d'un quart d'heure, il me dit : "Bon, le projet coûterait de 10 000 à 20 000 euros. Vous êtes prêt à mettre combien ?". Je suis aussi arrivé devant la table d'un très grand éditeur allemand qui me dit sans même regarder les photos : "C'est du noir et blanc. Désolé, je ne fais que la couleur." Il y a aussi celui qui m'a dit "Le sujet n'intéresse personne." mais qui m'a proposé de revenir le voir avec les Abérieux.

Un autre éditeur très connu a pris du temps pour moi et a essayé de trouver des solutions. Il m'a donné 2 ou 3 adresses. Mais j'avoue que je n'ai pas insisté après ça.

Je n'ai plus le projet d'en faire un livre édité. Maintenant le livre des Abérieux n'est pas vraiment un livre au sens du livre que l'on publie. Un livre, normalement, c'est un projet d'équipe et le résultat d'une rencontre avec un éditeur qui y met souvent beaucoup du sien. Ici, je joue perso.

## PRISE DE VUE

Je travaille en noir et blanc d'abord pour avoir le contrôle complet, ensuite parce que la couleur masque souvent la matière. Le noir et blanc est une abstraction mais qui rend la matière. C'est une dimension nécessaire pour mes photos.

J'utilise une chambre grand format et je fais un seul négatif pour une image. Si l'est loupé tant pis. Comme le chalet est en altitude la lumière est parfois très violente. J'ai loupé beaucoup de photos à cause de ce qu'on appelle le flare, l'effet de halo dans la caméra. Maintenant si je sais que je n'obtiendrai rien au palladium, je ne fais pas la photo. C'est le résultat de nombreux tests où on essaie, on essaie et ça ne marche pas. Ça n'empêche pas qu'il m'arrive encore de prendre la photo en sachant que ça ne marchera pas ! Parce que le sujet me plaît, je me dis que j'aurai peut-être de la chance, que cette fois la lumière est un peu différente.

J'ai beaucoup évolué dans ma pratique sans en avoir vraiment eu conscience. Autrefois, j'étais très dogmatique, photo straight, directe, frontale. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre à quel point mes photos étaient subjectives, réaliser la proportion de moi qu'il y avait dans mes images. Maintenant, c'est presque comme un poème, c'est extrêmement personnel. Je fais peu de négatifs, je prends mon temps, je n'ai aucune pression. Comme je suis photographe amateur, je m'en moque après tout. Je n'en ai pas besoin pour vivre donc je fais les photos que je veux, j'ai la liberté de mon travail, je m'affranchis des règles.

Parfois, je me dis : « maintenant il faut que je fasse cette photo ». C'est plus fort que moi, il faut que je sorte tout le matos et que je fasse la photo, comme si j'étais appelé. Il s'agit en fait de la conséquence de tout un processus en amont qui fait que je suis disponible à ce moment là pour ça. Prenons la photo du feu de cheminée. A l'occasion d'une fête de famille, on a réuni une cousine dans cet endroit, dehors, il y avait 200 personnes et on a fait un feu toute la matinée pour faire griller 30 entrecôtes. On a très peu l'occasion de faire du feu dans cette cheminée et tout à coup il y en avait. Le chalet avait retrouvé son âme. J'ai couru chercher ma chambre, je l'ai montée au chalet et j'ai fait cette image. Une occasion unique de témoigner de tous les gens qui sont passés et de ceux qui sont là maintenant, même si on ne voit personne sur la photo.

Je dois traduire en photo ce moment avec lequel je suis en phase. C'est souvent un lieu que je connais bien. Il m'est très difficile de faire de la photo dans un endroit où j'arrive, que je ne connais pas. Il me faut une période d'acclimatation, ou bien j'y retourne.

## LE TIRAGE

J'habite une maison assez grande dans laquelle il y avait un appartement sous les toits, j'ai aménagé un laboratoire photo dans la cuisine parce qu'il y avait l'eau. Pour le palladium on a pas tellement besoin d'un laboratoire photo, mais c'est toujours mieux d'avoir tout au même endroit pour s'organiser un peu et isoler les produits chimiques. J'ai aussi un endroit au sec pour métalier, sélectionner les photos, les retoucher, faire les collages etc. J'ai toujours fait mes tirages photo depuis l'âge de 18 ans donc j'ai eu d'autres laboratoires de la cave à la cuisine en passant par les photoclubs, j'ai pas mal déménagé.

J'avais donc déjà une expérience de tirage depuis pas mal d'années et une expérience de tirage alternatif parce que je me disais que ça me serait utile pour passer au platine. Mais je n'osais pas encore acheter mes premiers 10g de palladium. Puis je suis tombé sur Mougin qui m'a invité deux jours chez lui et qui m'a expliqué. Voir des gens qui savent faire et qui expliquent une technique permet de gagner énormément de temps. Ces deux jours ont été une mine de connaissances.

Mes palladiums sont fait à partir de négatifs argentiques. J'ai essayé pendant trois ans de faire des négatifs sur imprimante mais je n'étais pas satisfait du résultat et les consommables sont hors de prix. Donc là, tous les tirages sont au format des négatifs. Ces images ne sont pas bien grandes, on ne va pas les mettre sur un mur mais plutôt les regarder sur une table dans un livre.

Le négatif est développé dans un révélateur adapté au film et au palladium. J'utilise un révélateur pyro PMK que je fais moi-même. Ça ne coûte pas grand chose : je fais 50 litres pour environ 10 euros et ça se conserve indéfiniment. Il est adapté au palladium car il donne un négatif transparent et avec des détails qui ne sont pas forcément dans l'argent mais dans la gélatine le pyro colore la gélatine. Les négatifs sont difficiles à juger, on ne peut pas les mesurer sans un densitomètre à UV mais avec un peu d'habitude, on voit si on va avoir un bon tirage ou non. Moi je fais beaucoup d'essais. Dans certaines bonnes périodes, on enfile les photos comme des perles et les tirages arrivent tout faits et d'autres fois, cela peut prendre des jours et des jours avant d'avoir un tirage potable, on en jette énormément et il arrive que ça nabouitisse pas.

Prenons aussi l'exemple d'une image celle de Jean tirant du bois derrière le chalet avec la montagne en arrière plan : pour trouver un juste équilibre des tons dans le dégradé du mur de la construction et le contraste énorme de la montagne, j'ai dû faire un négatif intermédiaire, donc tirer 2 contretypes, pour améliorer le contraste. Sur une autre photo, on voit les marques de coupe du bois dans la cloison qui ont été faites avec un outil particulier. C'est un détail important dans l'histoire de la construction du chalet qui est mis en évidence ici sans pour autant qu'il y ait d'artifice.



Il y a déjà quelques années que les papiers japonais sont devenus beaucoup plus accessibles, ça a été une révolution pour moi parce que c'est une matière très fine très légère, aérienne et qui convient très bien pour le palladium. Sa transparence apporte de la profondeur à l'image. Pour moi il y a une correspondance entre le bois du chalet et la matière du papier. Le côté velours satiné très physique du palladium sur washi rappelle le bois. Maintenant, je me suis stabilisé sur un papier que j'aime bien et qui me convient et j'espère qu'on continuera à pouvoir s'approvisionner. J'ai fait un peu de stock pour assurer mais rien ne dit que je resterai éternellement sur ce papier.

Il y a beaucoup de déchets dans le tirage palladium. Parfois, un défaut stupide gâche l'image, le papier se froisse par exemple, c'est quelque chose de courant avec le papier japonais. Le papier japonais est quasiment indéchirable même humide mais quand il est très fin il se froisse tellement qu'il peut se transformer en boulette au fond du bac.

Une autre difficulté du papier japonais est au niveau de l'émulsion. Celle-ci tient au niveau des noirs, mais diffi cilement dans les lumières. C'est donc un tour de main à prendre. Dans les procédés humides, l'émulsion est fragile. Pour l'étendre sur le papier japonais, je dois être très délicat. On voit sur internet des vidéos où certains, pour développer le platine, jettent le révélateur sur la photo. Moi je ne fais jamais ça ! Je fais couler le révélateur dans un coin, je baisse ma cuvette et la photo est recouverte d'un coup mais très délicatement. Sinon ça abîme l'émulsion. Pareil pour le rinçage : je ne vais pas rincer au jet ! Sinon tout part dans l'évier. C'est plutôt un petit filet d'eau qui coule, qui coule.

Pour l'exposition des tirages, j'utilise des bronzeurs Phillips avec des tubes à UV. Le premier je l'ai trouvé sur e-bay, le deuxième à la déchetterie. Je suis rentré dans la benne pour en sortir la lampe à bronzer ! C'est un superbe appareil pour les procédés alternatifs. Il y a des miroirs derrière les tubes qui permettent une bonne répartition de la lumière. Je mets mes tirages toujours à la même distance de la lampe, j'ai un minuteur et mes temps d'exposition varient de 6 à 20 min. On peut utiliser des masques et d'autres techniques pour améliorer l'image. Il m'arrive de faire des tirages avec 2 ou 3 négatifs. Je les fais passer les uns après les autres. On ne remarque pas pourquoi mais en voyant le tirage on peut se dire que la lumière est étrange. L'image n'est pas truquée mais travaillée.

## CONCEPTION DU LIVRE

Le livre des Abérieux est donc un ensemble de tirages réunis, pas un livre passé par une impression. Les photos ne sont pas classées par ordre chronologique. Les images se parlent entre elles, elles ont un sens ajouté lorsqu'elles sont ensemble, en série. Cela n'empêche pas que les images se suffisent parfois à elles-mêmes.

J'ai conçu ce livre dans l'idée de pouvoir montrer les impressions originales facilement sans les détruire : quand on tourne les pages, on touche la feuille intercalaire coton mais pas le tirage. C'est ce que je voulais pour ne pas que les gens mettent les doigts sur les images sans avoir à sortir les gants blancs.

Je suis tombé un jour sur une estampe représentant deux femmes de l'aristocratie en kimono rouge dont l'une tenait dans la main un paquet de feuilles assemblées à la japonaise et l'idée de la voir se promener avec ça comme s'il s'agissait d'un manga ou d'un catalogue de l'époque m'a donné envie de faire la même chose. Le papier japonais est fin et très fragile ce type de reliure s'est avéré être le plus adapté. La reliure japonaise a aussi cet avantage qu'elle n'est pas définitive. Si je veux réutiliser les images, il me suffit de couper les ficelles et de démonter le livre.

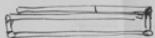
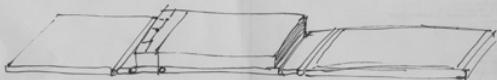
Les estampes sont généralement reliées et enveloppées dans un carton, avec des petits cliquets en ivoire pour attacher. J'ai donc fait un plan en dessin avant de réaliser la couverture pour connaître les dimensions exactes avec les plis. Ensuite je l'ai reporté sur le carton que j'ai découpé. Cette couverture est juste fonctionnelle, pour protéger. Pour finir vraiment le livre, il faudrait une couverture en bois ou en cuir, quelque chose qui assure le toucher dès le départ. Le carton actuel me plaît bien mais je ne sais pas, c'est un objet qui est susceptible d'évoluer encore.

- explain me by Doku

- show



make by Doku present



Les Abéniers













# Punishment #03

D'après un récent sondage, un détenu de haute sécurité sur trois n'a pas encore été violé sous les douches.

Tenez bon les gars : j'arrive !

Vous aurez certainement remarqué qu'avec la chaleur de l'été vient aussi une certaine crudité dans la lumière. C'est la saison idéale pour se balader court vêtu dans des couleurs criardes et mitrailler vainement avec un petit appareil compact pseudo haut de gamme à priorité que dalle tout un tas de scènes rivalisant d'anecdotique platitude. Voici venu le temps béni de la symbiose de mes détestations.

Je hais l'été !

Je hais les estivants !

Je hais les automatismes !

Déjà tout petit je n'aimais guère ça. Cette lenteur exaspérante des suspensions hydrauliques de la BX de mon père, qui retardait toujours d'avantage le moment de m'amener au foot. J'aime ça le foot. Mais là n'est pas la question.

Si je suis aujourd'hui venu me trainer dans la cohue populiste de la fausse intelligentsia du Festival d'Avignon, ça n'est ni pour donner une représentation de mon adaptation d'En attendant Godot en langue des signes, ni pour faire le mytho en parlant fort au téléphone pour dire à mon interlocuteur imaginaire que je refuse de tourner avec Spielberg parce que mon art n'est pas à vendre, moi, Monsieur. Quoi que. On verra si j'ai le temps.

Je cherche un couple. Un charmant petit couple d'ailleurs.

Lui s'appelle Farid. Il est cadre dans une agence bancaire de province, fort proprement tenue d'ailleurs. Je suis allé voir. Elle c'est Lola, elle est hôteesse d'accueil. Si je les cherche, ça n'est pas pour leur proposer une soirée latex.

Non, si les cherche c'est parce qu'ils m'énervent. Avec leur petit XA pourri, ils font des photos qui ignorent absolument toutes les règles de l'art. C'est mal cadré, mal développé, mal tiré, les couleurs sont à chier, la mise au point est bancal, et d'après mes statistiques, dans 97% des cas, l'automatisme - choisissant une vitesse d'obturation trop lente - donne un flou de bougé.

Je déteste les flous de bougé !

Moi je dis quand on ne sait pas ne pas bouger, on ne fait pas de photo.

Moi je crois que quand on en sait si peu sur la photo, la moindre des choses c'est de fermer sa gueule !

Moi je dis que je dois rester uni, seul avec moi même, contre toutes mes autres personnalités !

Seulement voilà, Farid et Lola, ils n'en parlent jamais de la photo.

Farid et Lola ils s'en foutent parce qu'ils savent qu'ils ont pleins d'amis, et que de toute façon ils ne font des photos que pour se souvenir des temps joyeux, juste pour garder une trace au cas où ça ne durerait pas.

Moi j'aime quand ça ne dure pas.

*the pinhole punisher*

## sites et liens

shilo group

<http://shilo-group.com/>

les ambrotypistes associés

<http://ambrotype.eu/>

eric antoine

<http://www.ericantoinephoto.com/>

julien felix

<http://julienfelix.fr/>

tirana<sup>3</sup>

patrick rosuel

<http://www.patrickrosuel.com/>

yannick toral

<http://www.yannicktoral.com/fr/accueil.html>

fred beveziers

<http://www.beveziers.eu/>

XALOVE

fred trobillant

<https://about.me/xzarobas>

ludovico poggioli

[www.ludovicopoggioli.it](http://www.ludovicopoggioli.it)

sotiris lamprou

<https://www.flickr.com/photos/118331246@N06/>

ron talis

<http://www.rontalis.com/>

Dilengo